

## BRÛLURES D'ÉTÉ

Je trainais mon ennui sur des voies sans issue,  
Ecrasé d'un soleil qui brûlait ma conscience ;  
Mon pas était brisé d'une blessure imprévue  
Et du sang écoulé, un taon faisait pitance.

Un corbeau misérable déplorait ma partance,  
Agitant quelque plume, en guise de mouchoir ;  
J'écorchais mes souliers sur ces lieux d'arrogance  
Empierrés de misères et d'impossible espoir.

J'écumais les talus de leur moindre fortune,  
De l'ombre d'un buisson, récoltant la fraîcheur ;  
J'insultais le soleil de n'être pas la lune  
Et mon corps incendié s'échappait en sueur.

Le ciel se reposait sur ma pauvre carcasse  
Et brisait mon allure du poids de sa lumière ;  
J'allais, en vil crapaud, arborant mes crevasses,  
Déplorant que ma route ne soit longée d'ornières.

Je méprisais du vent la fatigue insolente  
Et de son air absent, mes lèvres étaient de sel ;  
Mon esprit macérait de rivières opulentes,  
Insolite vision d'un être sans cervelle.

Je rageais d'être dupe de ces vaines apparences,  
Cruautés d'une saison qui fait danser l'éther ;

Une plume s'était couchée au pied de mon errance,  
Buvant mon attention de son léger mystère.

Adossé au talus qui reposait mes pieds,  
Je fus surpris d'un Ange qui lorgnait ma blessure :  
Pareil à ce corbeau tout à l'heure éprouvé,  
Son habit était sombre, sans la moindre souillure.

### **L'ANGE**

Je te savais venir aux portes du néant,  
Ravi que du corbeau tu as bravé l'adieu ;  
De l'ennui que tu traines je ne suis ignorant  
Et de ton pas brisé je mesure le sérieux.

Tu ne sais rien du monde que son lot de misères :  
La blessure que tu fuis te vient de l'intérieur ;  
C'est sur ton âme blessée que tu clos tes paupières,  
Abjurant le soleil et sa tiède chaleur.

Tu te nourris de l'ombre que tu voles aux talus,  
Accusant des chimères de laper ton espoir ;  
Sur ces chemins de pierre s'est brisé ton salut,  
Ecorchant des souliers qui t'ont vêtu de noir.

Qu'y peuvent tes chaussures à ton âme égarée,  
Cousue de transparence qui plus rien n'emprisonne :  
Il ne fait nuit qu'en toi, au creux de tes pensées  
Où les malheurs passés en ton présent résonnent.

Ta conscience est repue de ces murmures cachés,  
Encombrée d'un passé dont tu fais ton présent ;

Marécage insondable d'un esprit englué,  
Tu n'es de ton histoire qu'un triste ruminant.

Il n'est pas de marais dont l'âme soit piégée,  
Sinon qu'y demeurer en devient ton vouloir ;  
Tu insultes le ciel de t'avoir délaissé  
Dans ce présent malsain où tu crois te mouvoir.  
Aurais-tu bonne conscience de te venger des loups  
Dont tu fis la pâture et ton propre tourment ?  
Est-il en ta palude un soupçon de remous  
Qui à tes insomnies offrirait un solvant ?

## **MOI**

J'ai médité ces choses que je ne peux quitter,  
Accroché aux tourments dont ma vie s'est cousue ;  
Est-il possible issue que je puisse espérer,  
Un chemin de traverse saluant ma venue ?

C'est du sang de mon âme qu'est teinté mon destin  
Et mon esprit rincé par les larmes du temps  
Ne connaît que les plis d'un sinistre dessein :  
Me voici donc bovin qui passe à contretemps.

Les propos sont amers qui m'ont privé d'ailleurs :  
Je ne suis qu'au présent qui se vêt des hiers ;  
De quelle malédiction m'a-t-on fait rédempteur ?  
Je ne sais rien du monde qui n'en soit la misère !

Se peut-il un salut dont tu aurais la clé,  
Une possible espérance de sombrer dans l'oubli,  
Un nouvel Igitur qui de sa mort renait ?

Je souris d'échapper à ce mortel ennui !  
Les mots se font pesants de conter ma dérive,  
Tel un ruisseau sans berges dont s'épanchent les eaux ;  
Sur ma prison de terre faudra-t-il qu'on inscrive  
Qu'un enfant de l'obscur a trouvé son repos ?

Je ne suis pas conscience qu'on lave au bénitier  
Et ne croit des abbés que ce qu'ils ne croient pas ;  
Je n'ai de contrition d'avouer mes péchés,  
Ces insignes bavures qu'on ne pardonne pas.

J'ai mépris pour le culte de ces maigres idoles  
Dont se nourrit d'espoir le troupeau des bannis ;  
Dans le chœur des églises s'énoncent en paraboles  
D'impossibles serments qui par Dieu sont trahis.

### **L'ANGE**

Je m'éprends de ton dire, sans y faire un détour :  
Des funestes oraisons qui font parler sa foi,  
Il n'aura de tribut soulageant ses débours  
Et de son infortune appréciera la loi.

Je n'attends de salaire à m'occuper de toi :  
Bien que de noir vêtu, je ne suis pas démon ;  
Je me veux t'enseigner la raison du pourquoi  
Tu as brisé tes rêves en buvant ce poison.  
Si d'aucuns t'ont maudit en souillant ton renom,  
Crois-tu qu'ils ont mérite d'encombrer ta conscience ?  
De leurs propos funestes, cherches-tu la raison :  
D'en effacer le mal tu n'auras pas la Science !

De ta vie de blessures advient le crépuscule :  
Faut-il que tu sois mort pour connaître la paix ?  
De tout ce qui te hante, n'omet pas de virgule,  
Mais n'y donne pas faveur à ceux qui t'ont défait.

Ainsi que du soleil, ne t'écarte des flammes  
Que quand elles te consomment et font de toi des cendres ;  
Mais entretiens le feu dont se nourrit ton âme  
Et qu'au fond des abysses elle ne puisse pas descendre.

Les pyromanes de l'âme sont de vils assassins :  
Le feu qui te consume n'est dû qu'à leur faiblesse ;  
Il n'est aucun remord à de pareils larcins :  
Le crime est différé, avouant sa finesse.

Ta force est dans le feu qui embrase ton âme  
Et t'emporte au devant d'un lieu inespéré ;  
A dresser le bilan de cette histoire infâme,  
Ce que tu as perdu est par deux fois gagné !

## **MOI**

J'y vois bien des raisons d'incendier mon esprit,  
Autant ce qui me hante n'est pas ce qui me blesse ;  
Une plaie n'est pas béante pour qui est insoumis  
Et ne tient pour acquis ce qui n'est que promesse.

Quelle ironie du sort qui à Soi nous conduit !  
Il n'est plus qu'une écharde enfuie en mon talon  
Qui, dument, me préserve de la fureur d'autrui  
Dont l'Affre m'est connu aussi bien que le nom.

Prends garde à ma colère de filer droit chemin  
Et mettre en servitude de plus humbles que toi ;  
Je ferai du sarcasme un possible venin  
Qui de ta suffisance fera ton désarroi.

Il n'est pas de bon maître qui n'entend pas servir  
Et se mettre à la cause d'un juste sentiment.  
Maudits soient les rhéteurs qui se disent en martyrs  
D'un décret improbable dont on ne sait le nom.

Il est des ignorants qui passent pour des génies  
Quand d'une simple opinion ils se font une Idée ;  
On n'est pas philosophe qui n'en fut pas instruit  
Et de ce que l'on pense, très peu est vérité.  
Le feu ! Iconoclasme de ces idées reçues  
Et des esprits faussaires qui déciment la pensée,  
Rhétorique insolente d'une raison déchue,  
Caténation funeste de propos mystifiés.

Incendier la raison de ces valeurs passées,  
« Crépuscule des idoles » et des saveurs amères :  
Verbalités de cour aux propos insensés,  
Abat-jours d'un savoir dépourvu de lumières.

## **L'ANGE**

Deviens-tu pyromane des pensées de poussière,  
Des espoirs avortés par de cruelles sentences ?  
Tu maudis ces penseurs qui closent leurs paupières  
Et ne font des humains qu'une servile engeance.

Homo philosophus ! Au dédain satirique :

C'est l'envers d'un décor qui éconduit les âmes,  
La résurgence ultime d'un temps diachronique,  
Un projet sans mesure dont ta pensée s'enflamme.

Rhizome d'une pensée qui s'invente de mots,  
Devenir immanent d'une pulsion de sens ;  
D'un advenir à Soi, tu défends le propos  
Car l'être se nourrit de sa propre indigence.

C'est le plein des consciences qui en ruine l'esprit,  
Le privant du possible de la moindre ouverture ;  
Il demeure autophage qui de soi se nourrit,  
Une fétide abjection, cérébrale pourriture.

Le Soi est un ailleurs qui se moque du temps  
Car c'est dans la durée qu'il ne peut qu'advenir ;  
Il ne reflète rien en son être naissant  
Que l'objet devenant de son propre désir.

Ton propos est délire pour qui n'a pas d'esprit  
Et n'y voit qu'insensé d'un délit d'opinion ;  
Ne t'en fais pas misère ni raison de mépris :  
De ceux qui en médisent tun n'as pas condition.

Il est beaucoup d'esprits qu'on ne peut contredire  
Car d'avouer leur tort ils auraient contrition  
D'avoir instruit d'erreurs, selon leur propre dire,  
Des propos initiés ou de contrefaçon.

## MOI

On ne pense que pour soi mais pas quand on l'expose :

Il n'est que certitudes qui saliront mon dire ;

Or il en est aucun dont mon esprit dispose

Et ne conçois de sûr que je pourrais prédire.

Je n'ai pas vocation à m'envoler si haut,

Pour me saisir du feu au jardin des Idées ;

J'abandonne à Platon d'agiter ce fléau

Et reste en ma caverne et son peu de clarté.

La lumière dit des choses ce qu'on espère y voir :

D'assurantes apparences qui brisent le regard ;

Pour tout ce qui s'y cache ne pouvant percevoir,

C'est une âme avisée qui lui tient des égards.

Rien n'échappe au paraître que ce qu'on veut cacher

Mais dans ce qui paraît, on perçoit peu de choses

Et tout ce qu'on en voit y est d'avance cherché :

C'est le discernement qui lui trouve autre chose.

On dira des noumènes qu'ils sont un don de Dieu :

Mais qui offre un présent qu'il interdit de voir ?

Il n'y est manifeste que d'un plaisir odieux :

Qu'on agisse de la sorte ne peut se concevoir.

Il y a tant de lieux qui échappent à nos dires :

En sait-on quelque chose qu'on ne peut énoncer ?

Serait-ce les mots qui manquent pour au mieux les décrire

Ou est-ce d'un interdit que ces lieux sont frappés ?

Je n'ai à ce propos qu'un avis incendiaire :  
Il est des mots manquants qu'on se peut inventer,  
D'autant qu'il est indu de tisser de mystères  
Quelque lieu interdit que l'on voudrait cacher.

## **L'ANGE**

Dragon ! Cracheur de feu sur les mortes valeurs,  
Tison d'une pensée au destin incendiaire ;  
Tu souffles sur la braise qui en l'esprit se meurt,  
Combustion insolente de souvenirs amers.

Ta raison est de flammes, impolie subversion,  
Brisant des certitudes la profonde indécence ;  
Tu consumes les Idées qui, du ciel de Platon,  
Habillent nos quotidiens de futilités apparences.

Les tables sont brisées qui étouffaient nos âmes  
Du poids de leur mépris pour nos humaines passions ;  
Des serviteurs de Dieu le poison fut infâme  
Qui de notre agonie récoltait la moisson.

De ces journées trop pleines accusant le néant,  
D'un nocturne propos tu dictes la sagesse  
De faire juste mesure des errances du temps  
Qui jamais ne s'épuise de bercer nos détresses.

Le temps est vagabond qui marche dans l'ornière,  
Au long de nos chemins dont il marque le pas ;  
Arrogante obsession d'identiques manières  
Qui de faire autrement congédie l'embarras.

C'est dans l'éternité que se fige le temps,  
Un idem absolu où tout autre s'éteint ;  
Ironie d'oser croire en ce divin serment,  
Promesse désincarnée d'une impossible fin.

Il n'est point de morale en ces maudites croyances,  
Sinon que du présent mystifier la laideur ;  
Les chrétiens serviteurs ont-ils mauvaise conscience  
D'assigner au salut raison de nos douleurs ?

## **MOI**

J'entends ce que tu dis et j'en fais ma raison !  
On s'est joué du temps qu'on a trahi d'espoirs ;  
Médusant notre esprit de fielleuses oraisons,  
Les croix ont vocation à n'être que miroirs.

Refllet de nos dérives qui par Dieu sont lavées,  
Blanchisserie de nos âmes aux senteurs d'innocence,  
Brume aux parfums candides d'existences lacérées :  
Des humains la piété en cache les errances.

Le temps est-il injuste, trompeur ou cachotier ?  
Il est insaisissable, au nombre de ses fuites ;  
Je n'y vois redondance que celle du balancier  
Et des heures qui s'enchainent dont il rythme la suite.

On le dit assassin d'écourter l'insouciance,  
Affichant sans remord son esprit de sérieux ;  
Il mérite cette injure de manquer de conscience  
Quand du poids de ses heures il referme nos yeux.

Le temps n'est linéaire qu'à ceux qui le devancent,  
Ajustés au présent qui toujours est hier ;  
Du passé qu'on oublie demain fait résurgence :  
Le temps est un rhizome déployant ses mystères.

On le sait pyromane consumant nos possibles,  
Messager d'une mort et d'un regain de peine ;  
Il n'est d'égard au temps qu'une pensée indicible,  
Supplique d'un romantisme qui son pathos égrène.

Il n'est temps volatile dont on suspend le cours,  
Un oiseau de chimère, un envol corrompu ;  
Il n'est au temps prière de venir en secours  
Du regret d'un avant qui aujourd'hui n'est plus.

## **L'ANGE**

Je ne sais de ce temps que tout ce qu'il n'est pas :  
Un ordre pour les choses dont il ferait l'histoire,  
Succession d'imprévus ou précieux débarras  
De nos débordements et des faux désespoirs.

Je hais cette ignorance dont se blesse ma raison :  
Le temps est méprisable d'afficher sa candeur,  
Horloger insolent appauvri d'horizon,  
Cadence impitoyable de sa propre rigueur.

Le temps est diabolique d'ignorer le répit ;  
C'est la ronde insensée de nos mortelles prisons,  
Réclusion impassible d'un abyssal ennui,  
Tragédie circulaire de nos désillusions.

Où sont Dionysos et son thyrses moqueur ?  
Ont-ils été repeints du funeste Apollon ?  
Le temps n'est que prison de nos maigres saveurs,  
Bûcher inconsolable de nos vaines passions.

Qui peut sonner le glas d'une pareille imposture ?  
Est-ce en vain que j'appelle le fossoyeur du temps ?  
Qui peut du temps maudit creuser la sépulture ?  
Vient-il un Surhumain qui en brise l'allant ?

C'est d'un soleil ardent que ta peau fut brûlée ;  
Le temps n'est pas coupable d'avoir brisé ton pas ;  
L'horloge est à la peste ce que fut l'âne au pré :  
Le temps n'est répudié qu'en clamant qu'il n'est pas !

Le temps n'est qu'un abstrait, principe de la raison :  
En quoi t'importe-t-il s'il est simple mesure ?  
Aux vertus qu'on lui prête, dévoue ton attention :  
C'est tout ce qu'on en dit qui de l'être est usure !